

**SEMINAIRE DU « POLE RURAL :  
SOCIETES, ENVIRONNEMENT ET ESPACES RURAUX »**

**Année 2005-2006**

**« BATIR DANS L'ESPACE RURAL »**

**4**

**Séminaire du 17 janvier 2006**

Compte-rendu de **Dominique MAS** (M2 Géographie)  
**François ROGUES** (M2 Histoire) et **François ROSSET** (M2 Histoire)

**1<sup>ère</sup> intervention**

**Marie WOZNIAK, Architecte Urbaniste de l'Etat**

**« L'habitat « rural » dans son lien au territoire »**

**Introduction**

Après une double formation de géographe sanctionnée par un doctorat de l'Université Joseph Fourier, Grenoble 1, et d'architecte DPLG, Marie Wozniak est aujourd'hui Architecte Urbaniste de l'Etat (fonction publique interministérielle). Elle inscrit ses travaux et réflexions actuels dans *l'espace périurbain de montagne*, qui n'est peut-être pas un espace *rural* au sens habituellement donné à ce terme dans le cadre de ce séminaire, mais à celui que s'en font les candidats à un habitat hors de la ville, idée très largement fantasmatique. Elle pose son regard d'architecte sur les liens entre le bâti et son environnement. Son exposé s'articule autour de trois axes principaux : le sens de la relation entre architecture et montagne, les questions liées à l'habitat périurbain de montagne, l'utilisation que font les architectes des modèles vernaculaires.

**Modernité architecturale et néo tradition**

Petit détour par l'architecture touristique... Les **stations de montagne intégrées** modernes (au sens architectural du terme), comme Flaine en Haute-Savoie, déplaisent car leur architecture ne véhicule plus un imaginaire actuel de la montagne. Leur construction s'inscrit peu dans un cadre local (politique volontariste de l'Etat). Les critiques émises dès les années soixante-dix conduisent l'Etat et les acteurs locaux à concevoir un nouveau modèle de station dont Valmorel (Savoie) est l'emblème. Les « stations villages », comme on les nomme, tâchent d'ancrer les ensembles touristiques dans le territoire, notamment en « localisant » l'architecture, en la parant des signes de « l'alpinité ». La grande vogue du « retour aux sources », portée par les citadins, remet aux goûts du jour la « tradition ». Mais quelle tradition ? Quelles sources ? L'architecture touristique reconstruit pour ses clients une tradition constructive fidèle à l'imaginaire touristique de la montagne. L'ancrage spatial de ces ensembles s'inscrit donc dans l'ordre du fantasme (de territoire, d'histoire, de montagne).

Cette nostalgie du « traditionnel » viendrait d'une peur de l'avenir générée par la fin des trente glorieuses et la première crise pétrolière ; la diffusion du discours écologiste va de pair avec une émergence du « local » (revendications des élus) et la remise en question de la notion de « masse » sur laquelle reposaient un certain nombre de politiques publiques (grands ensembles). La recherche, par les citoyens, de « racines » les conduit à redécouvrir le monde « rural » et à le parer d'atouts nouveaux : convivialité, authenticité, communauté, harmonie avec la nature, etc.

En architecture, naît ainsi le « néo-style régional » (Ostrowetsky & Bordreuil, 1980) qui pastiche et tourne un peu en dérision les modèles vernaculaires. Si les façades et les toitures affichent leur caractère local, l'aménagement intérieur, lui, n'a rien de régional : c'est celui, standardisé, du mode de vie contemporain. Le néo-style régional (comme le régionalisme en son temps) n'est local que de nom (Loyer et Toulhier, 2004). L'habitat touristique développé dans les zones de montagne correspond à un imaginaire citadin autant qu'il contribue à son maintien. Cette image d'Epinal qu'offrent les stations, influe durablement sur les représentations collectives de la montagne, dont l'architecture est le reflet. Les montagnards eux-mêmes tâchent de s'y conformer : l'image que leur renvoie la société urbaine oriente les dynamiques identitaires. Du point de vue du bâti, les décors créés en stations se diffusent dans l'habitat du quotidien.

### **L'habitat périurbain en zone de montagne**

Les citoyens qui pratiquaient temporairement la haute montagne dans le cadre de leurs vacances, s'installent pour certains de façon permanente dans les zones de moyenne montagne proches des centres urbains (Grenoble, Chambéry, Annecy, etc.). On peut dès lors se demander quels imaginaires ils véhiculent et quels types d'architecture ceux-ci génèrent.

Un imaginaire se construit actuellement à partir du **discours sur la campagne pour ceux qui quittent la ville**, orchestré par des magazines spécialisés. « Eldorado des Grenoblois », le Trièves, et le Vercors en général, offrent une image adaptée à l'imaginaire du retour « mythique » à la tradition. L'identité territoriale du massif se cristallise notamment autour d'un élément architectonique : le « pignon lauzé ». Autrefois pourvu d'un sens constructif, il n'apparaissait que dans un territoire restreint du massif : le canton des quatre montagnes. Suite aux reconstructions d'après-guerres, il s'est largement répandu au point de devenir un des supports de l'identité vercoisienne. L'architecture que l'on considère aujourd'hui comme « locale » est donc déjà le résultat d'une interprétation du bâti vernaculaire.

La question de l'ancrage local des constructions revient en force depuis quelques années du fait de l'arrivée de plus en plus importante de « périurbains » dans les communes du massif proches de Grenoble. Les modèles qu'ils transposent, parce qu'ils paraissent peu territorialisés, « menacent l'identité » du territoire. La banalisation des paysages fait craindre au parc naturel régional du Vercors de devenir une banlieue anonyme.

Les maisons construites actuellement peuvent y être classées en trois grands types, chacun proposant un lien particulier entre architecture et montagne :

- la maison sur catalogue,
- la maison « néo-régionaliste »
- et la maison en construction bois.

Malgré leurs noms évocateurs (Vercors, Oisans, Ecrins), les **maisons sur catalogue** ne se différencient pas selon les massifs. Leur extérieur est fait des mêmes éléments et leur plan intérieur est celui d'un appartement de ville. Le lien à l'environnement est quasi nul. La maison est le territoire de la famille, bien plus que le Vercors n'est le territoire de la maison. Souvent d'ailleurs, l'implantation dans le Vercors relève d'un non-choix : les prix du foncier et les opportunités ont conduit les ménages ici.

Les **maisons « néo-régionalistes »** entretiennent un rapport ambigu avec le territoire fondé sur un imaginaire de la tradition locale, une réutilisation un peu anarchique d'éléments de bois pris ailleurs et assemblés (cf. la tradition alpine syncrétique créée dans les stations de ski). La montagne devient ici la non-ville, fantasme d'un territoire figé dans le passé. Elle est un ailleurs dans le temps comme dans l'espace.

La **maison en construction bois** répond à une démarche de respect de l'environnement et de valorisation des ressources locales qui, en s'inspirant des préceptes du développement durable, peut proposer un lien renouvelé entre architecture et territoire (entendu ici au sens d'environnement). L'ancrage local recherché ici ne s'exprime pas dans la forme des constructions mais dans la démarche de conception et de réalisation. C'est donc une alternative riche au pastiche, à l'épuisement des modèles vernaculaires par la copie.

### **Tentatives actuelles d'adaptation de l'habitat rural à son territoire**

Alors quelle architecture adopter dans les parcs naturels régionaux ? Comment y développer une architecture « localisée » qui ne soit pas pastiche ? La réflexion sur les rapports entre architecture, paysage et nouveaux besoins de l'homme est au cœur des préoccupations du **Conseil d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement (CAUE)** de l'Isère (à la demande des PNR Chartreuse et Vercors). Il a engagé à cette fin un programme nommé « patrimoine et projet » qui vise à sensibiliser les élus et les habitants à ces questions. L'entrée qu'il a choisie est tout à fait intéressante : pour faire réfléchir à l'architecture contemporaine, il engage des échanges sur le patrimoine (de demain). Ceci peut paraître paradoxal mais reflète la sensibilité accrue aux questions patrimoniales, et le peu d'intérêt du public pour l'architecture contemporaine. Dans un texte qu'il a diffusé, le CAUE fait largement référence (référence obligée ?) au bâti vernaculaire. Autrefois l'organisation de la maison était fonction des opportunités locales et du site ; aujourd'hui, les modes de vie ont changé, les matériaux ont changé et le paysage n'est plus un lieu de travail. Il s'agit donc de retrouver, par l'architecture, un lien au territoire qui ne soit plus fonctionnel ni folklorique. Les démarches liées au développement local et durable proposent ce type de rapport nouveau. L'architecture du Voralberg en Autriche en donne un exemple. Le travail de l'architecte Peter Zumthor, en Suisse, s'inscrit dans le même type de recherche : valorisation des ressources et savoir-faire locaux, réorganisation des filières (bois ou pierres), architecture « passive » (haute qualité environnementale), etc.

### **DEBAT**

**Philippe Madeline.** L'intervention pose, entre autres, la question des paysages de demain. Quel rôle joue l'habitat dans le lien des nouvelles populations avec leur territoire ? Les choix d'habitat des zones péri-urbaines semblent limités par les coûts de construction et l'accès au foncier. Quel est le rôle du maire dans les choix architecturaux ?

**Marie Wozniak.** La décentralisation a accordé aux maires un pouvoir décisionnel mais leur culture et intérêt pour la qualité de l'habitat est faible compte-tenu du peu de dialogue, en France, entre les architectes et les élus. Ces derniers appliquent l'article 11 des P.O.S. qui préconise de respecter l'architecture traditionnelle mais ne la définit pas précisément.

**Jean-Marc Moriceau.** En quoi vous définissez-vous comme géographe et comme architecte ?

**Marie Wozniak.** L'architecture est l'objet de mon intérêt et en tant que géographe, j'étudie l'évolution de la représentation des territoires, de la montagne dans le cas présent.

**Jean-Marc Moriceau.** Vous utilisez le terme de péri-urbain pour désigner les espaces montagnards, où est le rural ? N'y a-t-il pas, en ces lieux, des modes de vie différents ?

**Marie Wozniak.** Je n'ai pas travaillé sur les ruraux mais sur la façon dont les citadins projettent leur habitat sur le rural en lien avec leur représentation de ce qui n'est pas la ville. D'après l'I.N.S.E.E., 96 % des français vivent dans des aires urbaines : la culture de la ville est partout.

**Pierre Brunet.** Pour la géographie d'observation, la ville est un espace occupé par les lieux de résidence, de travail et les voies de communication. Le rural est l'espace où ces éléments occupent une place limitée dans un environnement de bois, prés et champs. Ces notions diffèrent de la géographie de la perception. En effet, cette dernière, qui étudie les divers modes d'occupation de l'espace, considère l'urbanisation des campagnes en référence au mode de vie et non à l'aménagement de l'espace. Par ailleurs, l'architecture ancienne répondait davantage aux exigences fonctionnelles qu'aux aspirations artistiques.

**Jean-Marc Moriceau.** Depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, il existe des modèles théoriques vernaculaires de constructions rurales qui se sont développés de façon importante au cours des XVIII et XIX<sup>èmes</sup> siècles.

**Marie Wozniak.** On observe une uniformisation régionaliste dans le Vercors après la Seconde Guerre mondiale.

**Pierre Brunet.** Il existe des créations architecturales originales de Wright, aux U.S.A., caractérisées par une recherche d'intégration dans l'environnement.

## 2<sup>ème</sup> intervention

**Claude LORREN, professeur d'histoire et d'archéologie du Moyen-Âge à l'Université de Caen**

### « De la Préhistoire au XIV<sup>e</sup> siècle, un habitat rural dans la plaine de Caen : le site de Trainecourt »

Le site de Trainecourt est une zone de plaine située à proximité de Caen à la limite des communes actuelles de Mondeville, de Grentheville et de Cormelles le Royal. Les fouilles archéologiques qui y furent réalisées en 1977 ont permis de mettre au jour une occupation humaine, confirmée par les toponymes « Hoguettes » (cimetière) et « Saint Martin » (VII<sup>e</sup> siècle). De la préhistoire au XIV<sup>e</sup> siècle, les constructions successives s'inscrivent sur le même finage, selon une orientation semblable. Sur cet espace, se développe précocement une agglomération rurale, où les méthodes de construction vont évoluer au fil des temps, tendant vers un plus grand confort.

#### I / Une occupation ancienne et pérenne

Sur plusieurs ha, on a découvert des vestiges qui témoignent d'une occupation humaine datant de la Préhistoire. Sur plus de 500 m. d'est en ouest, en bordure d'un chemin, furent retrouvés des fragments de silex taillés, ainsi que des traces de maisons datant de 4 900 – 4 600 avant notre ère. Plus au sud, ont été

découverts des établissements de l'âge du bronze (II<sup>e</sup> millénaire av. J.C.), ainsi que de grands établissements de l'Âge du fer. Ces fermes indigènes, datées de - 250, sont des constructions rectangulaires en bois, (architecture classique pour l'époque) qui se maintiendront jusqu'au règne de Tibère (37-40 de notre ère). Au bord d'un chemin, furent trouvés, sous des tumulus, des tombes, en incinération ou en pleine terre, ainsi qu'une enceinte cultuelle vaguement circulaire. Des traces de parcelles, de fossés et de haies attestent de la pérennité du maillage de l'espace jusqu'au 1<sup>er</sup> siècle ap. J.C.

À compter de la moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, se constitue sur ce terroir, autour d'éléments de vie commune (puits, places), un véritable *vicus*, dont l'enceinte cultuelle, le temple construit en pierre, est le point focal. Au moment de la fondation de cette agglomération rurale, de ce « village », les diverses constructions sont faites de pierres, du moins pour les parties basses, et les toitures sont constituées de matériaux périssables.

Dans les périodes de récession, telles que les invasions du III<sup>e</sup> siècle, ressurgit le mode traditionnel de construction : la pierre laisse place au bois, matière première plus abondante. Ces cabanes du début de l'époque gallo-romaine sont de tailles et de formes diverses. De façon générale, elles sont triangulaires, avec des poteaux de bois périphériques. On constate toutefois des améliorations du confort : l'existence d'un foyer situé soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de la maison ; la présence d'un auvent pour protéger l'entrée, ou la construction d'annexes, telles que des greniers avec toit coulissant pour les gerbes battues au fil des besoins. On observe près du puits les traces d'activités de tannerie, de métallurgie et, au centre des cabanes, celles des métiers à tisser verticaux. Ces constructions, réputées précaires, ont pu être conservées plus de 100 ans, et, au-delà, leur emplacement était encore utilisé pour les nouveaux bâtiments, et ce pendant trois siècles.

Dans les périodes plus favorables, à l'extrême fin du VII<sup>e</sup> et au début du VIII<sup>e</sup> siècle, on note une amélioration des constructions en pierres, qui sont installées à l'emplacement des cabanes. Les maisons s'agrandissent, certaines ont deux pièces - l'une destinée à la résidence, l'autre au stockage des grains – et se dotent d'aménagements fixes : foyer et silo. Le sol de terre battue est toujours creusé et le toit est soutenu par des poteaux. Alors qu'il n'y avait pas de cimetière sur ce site, on découvre des sépultures isolées, seules ou par petits groupes. Aux VII<sup>e</sup> – VIII<sup>e</sup> siècle, au centre du village, fut érigée une petite église, dédiée à Saint Martin, autour de laquelle la communauté viendra inhumer ses morts. Le cimetière qui l'entoure, circonscrit par des fossés, demeure jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle. À l'intérieur de celui-ci, on note l'existence de traces de sépultures d'enfants absentes auparavant. Ainsi, ce n'est pas l'église qui fixe le village, mais la communauté villageoise, qui, une fois convertie, décide de se doter d'une église.

On assiste, pendant cette période, à la multiplication des bâtiments agricoles organisés autour d'une ferme et aux transformations de l'église : elle s'agrandit vers l'ouest et se dote d'un chœur. Au XI<sup>e</sup> siècle, le presbytère en bois associé à un grenier pour la conservation des gerbes fait place à un presbytère en pierre avec, en annexe, un silo destiné à contenir les dîmes en grains.

## **II / Désertion de l'aire occupée**

Ce village connaît un déclin dont la raison principale semble être la destruction, au XII<sup>e</sup> siècle, de l'église Saint Martin. Au moment de fonder une église, le seigneur Robert de Fromentin, choisit de la construire à Grentheville. Ce changement aurait pu entraîner un transfert de population, or il n'en fut rien. Car si l'ancien finage de Trainecourt est bien en partie démembré, la découverte de vestiges de construction en pierre atteste qu'en dépit de la déchéance de l'église, un hameau subsiste sur ce finage, désormais rattaché à Grentheville. Il n'y a donc pas une désertion complète du village, mais un abandon partiel, un déplacement. Le nouveau village, construit à l'instigation de Robert de Fromentin, s'étend sur

300 m. de long et utilise les matériaux de l'ancien site pour ses constructions. Les maisons sont distribuées selon des lots essaimés le long d'un chemin où se trouvaient deux puits, puis s'éloignent et se diffusent le long des *ou du* cours d'eau. Au centre du village se tient un fournil. Les maisons, mitoyennes, sont toutes constituées de deux parties, l'une habitée, l'autre, en creux, destinée aux animaux, séparées par une cloison ou une double cloison en bois. Le foyer est toujours construit le long du mur pignon oriental. A côté de ces maisons individuelles, on trouve également des fermes, constituées de maisons d'habitation classiques, d'annexes et de cours. Les fouilles de Marie Claude Taupin ont mis en évidence l'existence de résidences aristocratiques de plain-pied au centre de l'agglomération. Les maisons dans lesquelles hommes et animaux ne coexistent pas, ont des serrures aux portes et des latrines doubles. La multiplicité des bâtiments témoigne d'activités nombreuses.

Le déclin du finage se poursuit à l'époque Moderne. Si l'on retrouve encore des sources écrites qui attestent de son occupation au XVI<sup>e</sup> siècle, le terroir de Trainecourt retourne progressivement à la friche pour être définitivement abandonné au Grand Siècle.

### DEBAT

**Jean-Marc Moriceau.** La pérennité relative des lopins ne suggère-t-elle pas un mode d'appropriation foncière qui légitimerait cette configuration spatiale ? *Ce palimpseste* architectural qui va de la protohistoire au XVI<sup>e</sup> siècle démontre que l'habitat rural est plus ancien que celui des villes de Neustrie.

**Claude Lorren.** On peut supposer une hérédité familiale et s'interroger sur l'existence d'une organisation dépendant d'un pouvoir. On assiste à un défrichement progressif et à des travaux réalisés collectivement (creusement d'un puits, percement *d'un chemin ou deux* ?) aboutissant à la création d'une trame.

Le concept de ville est absent au néolithique mais on peut imaginer qu'il existe des habitats de cette période qui ont évolué progressivement vers la ville. La recherche archéologique permettrait d'en retrouver les traces.

**Jean-Marc Moriceau.** Mondeville apparaît comme un contre-exemple de l'*idée* de Fossier selon laquelle les villages ont été créés entre les X<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Il est difficile d'imaginer que les populations n'aient pas le souhait de se fixer (les nécropoles l'attestent) et qu'une église soit construite dans la « brousse » !

Sur ce site, l'église est fondée au VII<sup>e</sup> siècle, à l'avènement du christianisme, pour desservir une communauté. Ce groupe permet, grâce à la dîme, de payer le curé et justifie l'installation du château à la recherche de bras. Les fouilles archéologiques des villages actuels mettraient sans doute au jour les traces d'implantation de ces villages anciens. Est-il possible de dresser une carte des bourgs stabilisés ?

**Claude Lorren.** Selon Fossier, l'espace occupé par le village est flou. Dans le cas présent, le village s'est étendu d'est en ouest. La plaine de Caen apparaît découpée en petites paroisses, les matériaux de construction sont extraits des carrières locales.

**Jean-Marc Moriceau.** Y a-t-il des vestiges de mobilier funéraire et des monnaies ?

**Claude Lorren.** Les monnaies témoignent du commerce avec l'Espagne du Sud et des échanges sur place : obole carolingienne issue de l'atelier de Lisieux. On a trouvé des céramiques provenant de Germanie, d'Argonne et de Grande-Bretagne

**Pierre Brunet.** On observe des fermes indigènes dispersées dans la plaine de Caen.

**Claude Lorren.** C'est un fait entre le néolithique et l'Âge du fer, puis apparaissent quelques îlots d'habitat à l'époque de Tibère. Au fil du temps, l'habitat glisse vers l'ouest et se concentre : on note vingt maisons au Bas-Empire. Certaines fermes ont focalisé l'habitat, un village peut être un regroupement d'individus autour d'un travail.

**Christophe Maneuvrier.** Cet exemple permet de casser de vieux clichés : rupture chronologique, emprise seigneuriale... L'absence de motte pour un village normand au Moyen Âge traduit la légèreté de l'emprise seigneuriale. Aux côtés des fours collectifs des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, il existe des fours privés. À propos du stockage du grain, il s'effectue en greniers pendant les VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> puis en silos de différentes tailles jusqu'au XIII<sup>e</sup>, époque où les granges apparaissent associées aux aires de battage.

**Claude Lorren.** L'apparition de l'avoine et du blé de printemps au IX<sup>e</sup> siècle atteste d'une meilleure gestion du calendrier agricole. Ceci est à rapprocher du passage, au VIII<sup>e</sup> siècle, d'une armée mobilisée localement et ponctuellement à une armée de métier pourvue d'une cavalerie lourde nécessitant un approvisionnement important en avoine. On remarque, dans ce temps où le climat a été plus doux, une amélioration de la morphologie des habitants que l'on peut attribuer à une modification de leur alimentation.

**Jean-Marc Moriceau.** Quelles graines ont été retrouvées dans les silos ?

**Claude Lorren.** Elles étaient torréfiées, il n'y a pas eu d'identification. À Giberville, il s'agit d'orge, de froment, de légumineuses. L'avoine, en plaine de Caen, est anecdotique. Le passage du silo au grenier ne semble pas lié au changement de l'assolement.